

## AUTOUR DE L'ASSOMMOIR D'ÉMILE ZOLA

### Un personnage : Gervaise

#### L'idéal de Gervaise

L'objectif est de mettre en relation le projet de Zola pour le personnage de Gervaise tel qu'il apparaît dans l'ébauche et dans les notes préparatoires sur les personnages avec sa réalisation dans le roman.

Il est possible, à partir des feuillets manuscrits, de déterminer le profil de l'héroïne (son portrait physique, sa filiation, les objectifs qu'elle poursuit dans la vie ...), de lui créer un *curriculum vitae* avant d'observer les procédés mis en place par l'écrivain pour parvenir à son but. C'est dans ce sens que l'anthologie des portraits de Gervaise peut être utilisée. Organisée chronologiquement, elle reprend les grandes étapes définies par Zola et présente Gervaise vue par elle-même, par les autres, et à chaque fois aux prises avec les difficultés que son créateur lui invente.

#### Analyse du projet...

À partir des feuillets 158 à 161 de l'ébauche et 120 à 122 de *L'Assommoir*, analyser :

**L'idéal.** Quel idéal Zola imagine-t-il pour son personnage ?  
Trouver une phrase qui le résume.

#### Comparer le projet à sa réalisation

Après avoir recherché dans l'ébauche et les notes sur les personnages l'idéal que Zola imagine pour le personnage de Gervaise, analyser, à travers les trois textes suivants, l'idéal poursuivi par Gervaise, comment cet idéal est atteint puis perdu. Comment Zola concrétise ses intentions ?

– L'idéal de Gervaise : travailler tranquille, manger du pain, avoir "un trou un peu propre pour dormir", bien élever ses enfants, ne pas être battue, mourir dans son lit. (texte 4)

– Un idéal atteint : "Et maintenant son idéal était dépassé ; elle avait tout, et en plus beau."  
(texte 9)

– ... et perdu (texte 24)

Le roman doit être ceci : Montrer le milieu peuple, et expliquer par ce ~~milieu~~ milieu le monde peuple ; comme quoi, à Paris, la sobriété, la débâcle de la famille ~~de~~ les coups, l'acceptation de toutes les hontes et de toutes les misères vient des conditions mêmes de l'existence ouvrière, des travaux, du non, du promissimilé, des laisser-aller, etc. En un mot, un tableau très exact de la vie du peuple avec ses ornières, sa vie laide, son langage grossier ; et ce tableau ayant comme dessous - sans thèse cependant - ~~le~~ le sol ~~de~~ particulière dans lequel poussent toutes ces choses. Ne pas flatter l'ouvrier, et ne pas le voir. Une réalité absolument exacte. Au bout, la morale se dégageant elle-même. Un bon ouvrier ~~montre~~ fera l'exposition ou plutôt non ; ne pas tomber dans le Manuel. Une effroyable tableau qui portera ~~sa~~ tableau sa morale en soi.

Ma gervaise Macquart doit être l'héroïne. Je fais donc la femme du peuple, la femme de l'ouvrier. C'est son histoire que je conte. Son histoire est elle-même. Elle a été sauvée de Pluvinet à Paris avec son amant Laurent, dont elle a deux en-

faute, Claude et Étienne. Elle se sauve en 50. Elle <sup>189</sup>  
alors 22 ans. Claude a 4 ans et Étienne 4 ans. L'autre  
un ouvrier teneur l'abandonne trois mois après son  
arrivée à Paris, où elle a repris son état de blanchis-  
suse; il se marie de son côté, sans succès. Elle se met  
avec Goupeau, un ouvrier quincaux qui l'épouse.  
Elle en a tout de suite une fille Anna, en 56. Je la  
débarrasse de Claude, dès que celui-ci a 10 ou 12 ans.  
Je ne lui laisse qu'Étienne et Anna. Au moment  
du récit, il faut qu'Anna ait au moins 14 ans,  
et Étienne 16 ans, ~~et~~ Mon drame aura donc lieu  
vers 1865. Je raconterai auparavant la ~~vie~~ ~~de~~  
~~de~~ <sup>de Goupeau</sup>  
Je pourrais prendre sans doute pour cadre la  
vie d'une femme du peuple. Je prends ~~Paris~~  
Goupeau à Paris à 22 ans (en 1850) et je la  
conduits jus qu'en 1869 à 41 ans. Je la fais  
passer par toutes les crises et toutes les hontes  
~~imaginables~~ imaginables. Enfin je la tue, dans  
un drame.  
J'aurais donc d'abord les phases d'existence  
qui suivent:

160  
Arrivé à Paris en 1880. Abandonné par  
Lautier. Resté seule avec deux enfants, l'un de  
huit ans, l'autre de quatre ans. (La scène de l'abus-  
don, les enfants, etc.)

La rencontre de Coujean <sup>ou sait qu'elle était avec</sup> quelque part de Typique.  
Le mariage (Typique aussi) Le premier temps du  
mariage. Les premières raclées.

La réussite de Germaine qui parvient à s'établir  
avec petite boutique de blanchisserie. à côté de son  
ancienne patronne. La jalousie de celle-ci, poussant à  
un dévouement tragique.

~~La réapparition~~ La vie dans la petite boutique.  
Coujean ne faisant plus rien. Les ouvrières.

La réapparition de Lautier. Détails sur les  
travailleurs (quartier de la Bièvre.) Vie extraor-  
dinaire de l'amant dans le mariage. Coujean abrutie,  
buvant. Lautier ~~rapporte~~ s'expliquant: « Les enfants  
sont à moi n'est-ce pas? je puis bien venir les  
embrasser. » Ou mieux encore, c'est Coujean qui l'a-  
meine. Un vieil ami. Alors, peu à peu les deux  
hommes se mettent à vivre sur Germaine. Montpar-

celle-ci recintout y puis s'abandonnant peu à peu. <sup>161</sup>

Alors la misère lente de la petite boutique Gervaise est obligée de se remettre chez les autres, après avoir perdu ses pratiques une à une. Coupeau va mettre le linge des autres au Mont-de-piété, etc. - Quand Gervaise travaille chez les autres, la misère s'accroît, les jours sans pain.

La misère brame pour finir. Je fais mourir Gervaise tragiquement, ou plutôt je la montre mourant à 41 ans, épuisée de travail et de misère.

Gervaise doit être une figure sympathique. Autrefois, à Plaines, sa mère la faisait boire de l'anisette, et elle a été grosse de Lantier à 14 ans. Expliquer ce commencement. Elle est de tempérament tendre et passionné, voilà pour la faute. Quant à l'ivrognerie, elle a bu, parce que sa mère buvait. Mais au fond, c'est une bête de femme dévouée comme sa mère. Elle est la reproduction exacte de Fiac au moment de la corruption (même plus tard je la fais grossir comme sa mère.) Elle est bancale,

128

Gervaise, née en 1824, 22 ans en 1850, bancale de nais-  
sance, la aisse droite déviée et amaigrie, reproduction héréditaire  
de brutalité, que sa mère avait eue à endurer dans une leure  
de lutte et de soulerie furieuse, grande fille fluetto, avec  
une jolie petite face ronde; son infirmité est presque une  
grace; - a un enfant à quatorze ans, Claude, de Lantier  
ouvrier tanneur à peine âgé de dix-huit ans; quatre ans  
plus tard en a un autre enfant Etienne; - se sauve à  
Paris avec son amant ~~Lantier~~ <sup>dans les premiers jours de février</sup>, en ~~arrivant~~  
1850; Claude a huit ans et Etienne quatre ans; -  
est abandonné par ~~Lantier~~ <sup>Lantier</sup> trois mois après son  
arrivée, dans les premiers jours de ~~février~~ <sup>mai</sup>. A ce propos, voici  
l'histoire: ils sont descendus à la Villette, sur le boulevard  
extérieur, dans un hotel, les deux amants et les deux enfants.  
Lantier est, très ~~peu~~ gâté par sa mère, une maîtresse est de ces  
femmes, est venue à Paris, avec le petit héritage qu'elle  
lui a laissé, très peu de chose, dix-sept cents francs  
par exemple. Avec cela, il devait établir Gervaise, lui-  
même devait travailler, non pas de son état de tanneur,  
dont il a un peu honte, mais travailler à placer des  
produits du midi. Pourtant, ils sont restés à l'hotel  
et ils ont tout mangé sans savoir à quoi; après trois

mon, le voyage, l'hôtel, les plaisirs, ont mangé les dix-  
sept cent francs. Gervaise ~~est tout de suite entrée~~  
~~à la besogne~~ s'est tout de suite mis courageusement  
à la besogne. Elle fait tout ce qu'elle peut. Elle est  
surde de l'ouvrage. En attendant elle lave le linge  
de la famille. J'ouvre donc la scène un jour où elle  
est allée laver le linge, le jour même de l'abandon,  
les enfants peuvent venir dire que « Papa » a emporté la  
malle, après avoir mis tout dedans. Lantier s'en va  
avec une ouvrière de madame Fauconnier, la grande  
~~Augustine~~ <sup>Augustine</sup>, une belle fille, qui peut venir la voir.  
« Est-ce que je sais où il est votre homme » ou bien  
ou contraindre la tranquille impudeur, ou j'ose l'en presser  
après ? La bataille a coupé de Cattoire. Gervaise s'en  
va, pleurant avec ses deux enfants, une dame chaque  
main. Ensuite elle entrera chez madame Fauconnier.  
— Je fais donc de Gervaise une grande jeune femme  
de 22 ans, non <sup>si jolie</sup> pas jolie, mais intéressante de  
figure. Je l'examine d'avoir eu de l'amitié avec  
sa mère et de s'être livrée à Lantier à quatorze  
ans. Une bonne nature en somme, la reproduction  
de Françoise. Elle aime ses enfants, et elle voit venir

ment la vie. Son idéal, ne pas être <sup>122</sup> Cathie et wan-  
ger. Une nature moyenne, qui pourrait faire une exal-  
tée femme, selon le milieu. L'étude du milieu  
sur une femme ni bonne ni mauvaise, qui a été  
en de tristes exemples sous les yeux, mais prête par  
sa nature à réagir et à travailler; un peu la  
bête qui songe à la niche et à la pâtée. Des  
faiblesses naturelles. Un être lancé au ~~hasard~~ hasard  
et qui tombera pile ou face. - Comme hérédité,  
la fille de sa mère, une seule dévotion, dure au travail,  
elle finit par grossir comme & Fine. Un souvenir  
très sympathique





## Transcription des folios 158 à 161

### Ébauche

#### [folio 158]

Le roman doit être ceci : montrer le milieu peuple, et expliquer par ce milieu les mœurs peuple ; comme quoi, à Paris, la saoulerie, la débandade de la famille, les coups, l'acceptation de toutes les hontes et de toutes les misères vient des conditions mêmes de l'existence ouvrière, des travaux durs, des promiscuités, des laisser-aller, etc.. En un mot, un tableau très exact de la vie du peuple avec ses ordures, sa vie lâchée, son langage grossier ; et ce tableau ayant comme dessous, - sans thèse cependant - le sol particulier dans lequel poussent toutes ces choses. Ne pas flatter l'ouvrier, et ne pas le noircir. Une réalité absolument exacte. Au bout, la morale se dégageant elle-même. Un bon ouvrier fera l'opposition, ou plutôt non ; ne pas tomber dans le Manuel. Un effroyable tableau qui portera sa morale en soi.

Ma Gervaise Macquart doit être l'héroïne. Je fais donc la femme du peuple, la femme de l'ouvrier. C'est son histoire que je conte. Son histoire est celle-ci. Elle s'est sauvée de Plassans à Paris avec son amant Lantier, dont elle a deux en **[folio 159]** fants, Claude et Etienne. Elle se sauve en 50. Elle a alors 22 ans. Claude a 8 ans et Etienne 4 ans. Lantier, un ouvrier tanneur l'abandonne trois mois après son arrivée à Paris, où elle a repris son état de blanchisseuse ; il se marie de son côté, sans doute. Elle se met avec Coupeau, un ouvrier zingueur qui l'épouse. Elle en a tout de suite une fille, Anna, en 51. Je la débarrasse de Claude, dès que celui-ci a 10 à 12 ans. Je ne lui laisse qu'Etienne et Anna. Au moment du récit, il faut qu'Anna ait au moins 14 ans, et Etienne 18 ans. Mon drame aura donc lieu vers 1865. Je raconterai auparavant la vie de Gervaise. Je pourrai prendre sans doute pour cadre la vie d'une femme du peuple, je prends Gervaise à Paris à 22 ans (en 1850) et je la conduis jusqu'en 1869 à 41 ans. Je la fais passer par toutes les crises et toutes les hontes imaginables. Enfin, je la tue, dans un drame.

J'aurai donc d'abord les phases d'existence qui suivent :

**[folio 160]** Arrivée à Paris en 1850. Abandonnée par Lantier. Restée seule avec deux enfants, l'un de huit ans, l'autre de quatre ans. La scène de l'abandon, les enfants, etc.

La rencontre de Coupeau quelque part de typique (Coupeau sait qu'elle était avec Lantier).

Le mariage (typique aussi). Le premier temps du ménage. Les premières raclées.

La réussite de Gervaise qui parvient à s'établir une petite boutique de blanchisseuse. A côté de son ancienne patronne. La jalousie de celle-ci, poussant à un dénouement tragique.

La vie dans la petite boutique. Coupeau ne faisant plus rien. Les ouvrières.

La réapparition de Lantier. Détails sur les tanneurs (quartier de la Bièvre). Vie extraordinaire de l'amant dans le ménage. Coupeau abruti, buvant. Lantier s'expliquant : "Les enfants sont à moi, n'est-ce pas ? je puis bien venir les embrasser". Ou mieux encore, c'est Coupeau qui l'amène. Un vieil ami. Alors, peu à peu les deux hommes se mettent à vivre sur Gervaise. Montrer **[folio 161]** celle-ci résistant, puis s'abandonnant peu à peu.

Alors la ruine lente de la petite boutique. Gervaise est obligée de se remettre chez les autres, après avoir perdu ses pratiques une à une. Coupeau va mettre le linge des autres au mont-de-piété, etc. Quand Gervaise travaille chez les autres, la misère sordide, les jours sans pain.

Là un drame pour finir. Je fais mourir Gervaise tragiquement, ou plutôt je la montre mourant à 41 ans, épuisée de travail et de misère.

Gervaise doit être une figure sympathique. Autrefois, à Plassans, sa mère la faisait boire de l'anisette, et elle a été grosse de Lantier à 14 ans. Expliquer ces commencements. Elle est de tempérament tendre et passionné, voilà pour la faute. Quant à l'ivrognerie, elle a bu, parce que sa mère buvait. Mais au fond, c'est une bête de somme dévouée comme sa mère. Elle est la reproduction exacte de Fine au moment de la conception (même plus tard je la fais grossir comme sa mère.) Elle est bancale,

### Transcription des folios 120 à 122

#### [folio 120]

Gervaise, née en 1828, 22 ans en 1850, bancale de naissance, la cuisse droite déviée et amaigrie, reproduction héréditaire des brutalités que sa mère avait eues à endurer dans une heure de lutte et de soulerie furieuse, grande fille fluette, avec une jolie petite face ronde ; son infirmité est presque une grâce ; - a un enfant à quatorze ans, Claude, de Lantier, ouvrier tanneur à peine âgé de dix-huit ans ; quatre ans plus tard en a un autre enfant Etienne ; - se sauve à Paris dans les premiers jours de février avec son amant, en 1850 ; Claude a huit ans et Etienne quatre ans ; - est abandonnée par Lantier trois mois après son arrivée, dans les premiers jours de mai. A ce propos, voici l'histoire : ils sont descendus à la Villette, sur le boulevard extérieur, dans un hôtel, les deux amants et les deux enfants. Lantier, très gâté par sa mère, une maîtresse et digne femme, est venu à Paris, avec le petit héritage qu'elle lui a laissé, très peu de chose, dix-sept cents francs par exemple. Avec cela, il devait établir Gervaise, lui-même devait travailler, non pas de son état de tanneur, dont il a un peu honte, mais travailler à placer des produits du midi. Pourtant, ils sont restés à l'hôtel et ils ont tout mangé sans savoir à quoi ; après trois [folio 121] mois, le voyage, l'hôtel, les plaisirs ont mangé les dix-sept cents francs. Gervaise s'est tout de suite mis courageusement à la besogne. Elle fait tout ce qu'elle peut. Elle cherche de l'ouvrage. En attendant elle lave le linge de la famille. J'ouvre donc la scène un jour où elle est allée laver le linge, le jour même de l'abandon ; les enfants peuvent venir dire que "Papa" a emporté la malle, après avoir mis tout dedans. Lantier s'en va avec une ouvrière de madame Fauconnier, la grande Augustine, une belle fille, qui peut venir la narguer. "Est-ce que je sais où il est, votre homme" ou bien au contraire la tranquille impudeur, Oui, je l'ai pris après ? La bataille à coups de battoirs. Gervaise s'en va, pleurant, avec ses deux enfants, un dans chaque main. Ensuite, elle entrera chez madame Fauconnier. - Je fais donc de Gervaise une grande jeune femme de 22 ans, non pas si jolie, mais intéressante de figure. Je l'excuse d'avoir bu de l'anisette avec sa mère et de s'être livrée à Lantier à quatorze ans. Une bonne nature en somme, la reproduction de Fine. Elle aime ses enfants, et elle voit sérieuse

[folio 122]ment la vie. Son idéal, ne pas être battue et manger. Une nature moyenne, qui pourrait faire une excellente femme, selon le milieu. L'étude du milieu sur une femme ni bonne ni mauvaise, qui a déjà eu de tristes exemples sous les yeux, mais prête par sa nature à réagir et à travailler ; un peu la bête qui songe à la niche et à la pâtée. Des faiblesses naturelles. Un être lancé au hasard et qui tombera pile ou face. - Comme hérédité, la fille de sa mère, une mule dévouée, dure au travail ; elle finira par grossir comme Fine. En somme très sympathique.

## EXTRAITS DE L'ASSOMMOIR D'ÉMILE ZOLA

### Texte 4 : L'idéal de Gervaise

Et elle dit encore, lentement, sans transition apparente :

"Mon Dieu! Je ne suis pas ambitieuse, je ne demande pas grand-chose... Mon idéal, ce serait de travailler tranquille, de manger toujours du pain, d'avoir un trou un peu propre pour dormir, vous savez, un lit, une table et deux chaises, pas davantage... Ah ! je voudrais aussi élever mes enfants, en faire de bons sujets, si c'était possible... Il y a encore un idéal, ce serait de ne pas être battue, si je me remettais jamais en ménage ; non, ça ne me plairait pas d'être battue... Et c'est tout, vous voyez, c'est tout..."

Elle cherchait, interrogeait ses désirs, ne trouvait plus rien de sérieux qui la tentât. Cependant, elle reprit, après avoir hésité :

"Oui, on peut à la fin avoir le désir de mourir dans son lit... Moi, après avoir bien trimé toute ma vie, je mourrais volontiers dans mon lit, chez moi."

### Texte 9 : Un idéal atteint

Jamais Gervaise n'avait encore montré tant de complaisance. Elle était douce comme un mouton, bonne comme du pain. À part Mme Lorilleux, qu'elle appelait Queue-de-vache pour se venger, elle ne détestait personne, elle excusait tout le monde. Dans le léger abandon de sa gueulardise, quand elle avait bien déjeuné et pris son café, elle cédait au besoin d'une indulgence générale. Son mot était : "On doit se pardonner entre soi, n'est-ce pas, si l'on ne veut pas vivre comme des sauvages." Quand on lui parlait de sa bonté, elle riait. Il n'aurait plus manqué qu'elle fût méchante ! Elle se défendait, elle disait n'avoir aucun mérite à être bonne. Est-ce que tous ses rêves n'étaient pas réalisés ? est-ce qu'il lui restait à ambitionner quelque chose dans l'existence ? Elle rappelait son idéal d'autrefois, lorsqu'elle se trouvait sur le pavé : travailler, manger du pain, avoir un trou à soi, élever ses enfants, ne pas être battue, mourir dans son lit. Et maintenant son idéal était dépassé ; elle avait tout, et en plus beau. Quant à mourir dans son lit, ajoutait-elle en plaisantant, elle y comptait mais le plus tard possible, bien entendu.

### Texte 24 : L'ironie de l'idéal

Puis, en montant les six étages dans l'obscurité, elle ne put s'empêcher de rire ; un vilain rire, qui lui faisait du mal. Elle se souvenait de son idéal, anciennement : travailler tranquille, manger toujours du pain, avoir un trou un peu propre pour dormir, bien élever ses enfants, ne pas être battue, mourir dans son lit. Non, vrai, c'était

comique, comme tout ça se réalisait ! Elle ne travaillait plus, elle ne mangeait plus, elle dormait sur l'ordure, sa fille courait le guilledou, son mari lui flanquait des tatouilles ; il ne lui restait qu'à crever sur le pavé, et ce serait tout de suite, si elle trouvait le courage de se flanquer par la fenêtre, en rentrant chez elle. N'aurait-on pas dit qu'elle avait demandé au ciel trente mille francs de rente et des égards ? Ah ! vrai, dans cette vie, on a beau être modeste, on peut se fouiller ! Pas même la pâtée et la niche, voilà le sort commun. Et ce qui redoublait son mauvais rire, c'était de se rappeler son bel espoir de se retirer à la campagne, après vingt ans de repassage. Eh bien, elle y allait, à la campagne. Elle voulait son coin de verdure au Père-Lachaise.



**La maison de la rue de la Goutte d'Or**

*L'Assommoir*. Œuvres complètes illustrées de Émile Zola, Paris, 1906



**Gervaise et Coupeau, ouvrier zingueur, mangeaient ensemble  
une prune à l'Assommoir**

*L'Assommoir.*

Œuvres complètes illustrées d'Émile Zola, Paris, 1906



**Gervaise comptant le linge.**

**"Nous disions quatorze chemises de femme, n'est-ce pas, madame Bijard ?..."**

*L'Assommoir.*

Œuvres complètes illustrées d'Émile Zola, Paris, 1906